

L'ÉTHIQUE DE LA PITIÉ.
Marguerite Yourcenar et Stefan Zweig :
deux disciples de Schopenhauer ?¹

par Walter WAGNER (Autriche)

Marguerite Yourcenar, lors de ses voyages, a plusieurs fois visité l'Autriche. Elle a évoqué ces séjours dans sa correspondance et s'en est inspirée dans ses œuvres romanesques (*Alexis ou le Traité du vain combat* et *L'Œuvre au Noir*) ainsi que dans certains essais (« L'improvisation sur Innsbruck », « Mozart à Salzbourg » et « Faust 1936 »).

C'est surtout à Salzbourg qu'elle est régulièrement retournée, dans cette ville aux églises baroques, au rythme lent, presque somnolent, bordée de montagnes des trois côtés. Le cadre pittoresque de cette ville la charmait plus que les divers attraits de Vienne, capitale et haut lieu de la littérature autrichienne au début du XX^e siècle. On s'attendrait à ce que Yourcenar, voyageuse et lectrice infatigable, fréquentât les grands écrivains de ce pays, voire qu'elle s'en fût imprégnée. À la vérité, il n'en est rien et Rilke, dont elle fait souvent l'éloge, est bel et bien le seul aux écrits duquel elle renvoie fréquemment au fil des pages.

Stefan Zweig, qui vécut à Salzbourg jusqu'à son émigration en 1938, constitue une exception au milieu de cette ignorance étonnante. Dans l'inventaire de la bibliothèque de Petite Plaisance figurent quatre titres, portion minimale d'une œuvre particulièrement riche, et auxquels elle a dû s'intéresser : *Marie Stuart* (biographie), *Marie Antoinette* (biographie), *La pitié dangereuse* (roman) et *Vingt-quatre heures de la vie d'une femme* (conte).

La présence de Zweig chez Yourcenar s'avère discrète. Elle se manifeste, au niveau transtextuel², à deux endroits. D'abord dans « Deux voyageurs en route vers la région immuable », chapitre de *Souvenirs pieux* qui est consacré aux frères Pirmez et où elle développe le concept de pitié. À part les multiples allusions à Zweig dans ce volume, le nom de l'auteur autrichien est même mentionné

¹ Je dois l'idée de cet article à May Chehab qui m'a dit : « Toi, tu peux le faire. » – Eh bien, voilà.

² Pour tous les rapports entre deux textes, nous utilisons la terminologie de Gérard GENETTE, *Palimpsestes*, Paris, Seuil, coll. Points Essais, 1982.

explicitement dans *Archives du Nord* où elle fait référence à « un roman trop oublié de Stefan Zweig » (*AN, EM*, p. 1159). L'hypotexte auquel elle vise ne peut être que *La pitié dangereuse*. Les rapports avec ce livre, qui, à son tour, puise dans Schopenhauer, et les raisons pour lesquelles elle lui attache une telle importance seront exposés par la suite.

Qui lit les yeux ouverts, ne peut s'empêcher de constater que la pitié avec ses avatars, la compassion et la charité, occupe une place prépondérante dans la conception yourcenarienne de l'homme. Elle est l'idéal auquel aspire la femme écrivain et qu'elle se remémore au moyen du soutra bouddhique, récité quotidiennement en guise de prière : « Si innombrables que soient les créatures vivantes dans l'étendue des trois mondes, je m'efforcerai de les sauver » (*S II*, p. 244).

La pitié est également la qualité qui distingue la femme idéale, qu'il s'agisse de Monique de Géra, Valentine, Madeleine d'Ailly ou la dame de Frösö. Cependant, cette vertu, trait dominant de leur personnalité, reste stéréotypée, se limitant aux habituelles œuvres charitables et à une sollicitude mi-amicale, mi-maternelle qui profite à leurs pendants masculins.

Une analyse poussée du concept de pitié, en revanche, n'a lieu que dans la biographie des frères Pirmez, insérée dans le premier volet de l'autobiographie yourcenarienne. L'étude de ce chapitre nous permettra non seulement de mettre en relief la complexité phénoménologique de cette forme d'altruisme mais nous rapprochera aussi de *La pitié dangereuse*, ouvrage qui ajoute des aspects nouveaux à ceux qui sont exemplifiés par Rémo et Octave.

Les définitions ne manquent pas dans les textes en question. Yourcenar cherche à nuancer cette émotion si vive chez Hofmiller, le protagoniste de *La pitié dangereuse*, et les frères Pirmez :

La compassion – mot plus explicite que celui de pitié, puisqu'il souligne le fait de pâtir avec ceux qui pâtissent – n'est pas, comme on le croit trop, une passion faible, ou une passion d'homme faible, qu'on puisse opposer à celle, plus virile, de la justice ; loin de répondre à une conception sentimentale de la vie, cette pitié chauffée à blanc n'entre comme une lame que chez ceux qui, forts ou non, courageux ou non, intelligents ou non (là n'est pas la question), ont reçu l'horrible don de voir face à face le monde tel qu'il est (*SP, EM*, p. 855 sq.)

Selon les termes yourcenariens, la compassion exprime l'empathie, née de la compréhension, tandis que la pitié correspond à l'usage vague et familier d'une passion qui se distingue de la justice, qualifiée de « virile ». Cette épithète souligne le côté actif de la justice qui se